

Médecine, femmes et Première Guerre mondiale

par
Xavier Riaud*

La société du début du XX^{ème} siècle est une société d'hommes. La femme ne dispose d'aucun statut véritable. Son rôle demeure principalement au foyer. Le déclenchement de la Première Guerre mondiale va faire évoluer les mentalités. Ce conflit connaît un lourd bilan. En France, c'est surtout 30 % de la population active masculine qui est directement touchée. Dès le début du conflit, le manque d'hommes se fait ressentir. La moisson doit se faire, mais les hommes sont soit sur le front, soit dans les casernes. La femme, pour vivre le plus correctement possible, va se trouver dans l'obligation d'adapter son mode de vie à la situation. Les femmes vont ainsi nourrir les hommes au front en travaillant dans les fermes et aussi armer le pays en remplaçant la main d'œuvre dans les usines (Lenfant, 2018). Certaines d'entre elles sont également aller au front. Voici l'histoire de 4 d'entre elles, plus ou moins connues et reconnues. Elles ont toutes œuvré pour le bien-être de leurs concitoyens blessés au combat et c'est dans la médecine qu'elles ont choisi d'apporter leur contribution.

Suzanne Noël (1878-1954)

Suzanne Gros est née à Laon, dans l'Aisne, en 1878. En 1897, elle épouse le docteur Henri Pertat qui l'aide à mener à bien ses études. En 1900, elle obtient son baccalauréat, puis son P. C. N. A l'aube du XX^{ème} siècle, elle entame sa médecine. En 1908, elle est nommée externe des hôpitaux. Elle se retrouve dans le service du professeur Hippolyte Morestin. Elle y rencontre André Noël qui deviendra son second mari. A peine arrivée, elle voue une admiration sans borne à son chef de service. Elle est fascinée par sa dextérité. En 1909, elle est externe dans le service de dermatologie du professeur Brocq où elle apprend les rudiments des traitements par la douche filiforme. Noël et elle préparent alors le concours de l'internat. De leur rencontre, naît une petite fille Jacqueline. En 1912, Suzanne se présente au concours de l'internat et y est classée première à l'écrit. Elle finit quatrième sur soixante-sept à l'issue de l'ensemble des épreuves (Jacquemin, 1988, pp. 21-28).

En 1912, elle soigne la grande Sarah Bernhardt (1844-1923), la célèbre comédienne, qui a subi un lifting facial aux Etats-Unis soldé par un demi échec.

En 1913, elle est interne avec Noël dans le service de Brocq, à Saint-Louis.

En août 1914, Noël est mobilisé. Dégagé de toute obligation, Pertat s'engage malgré tout. Inhalant un gaz de combat en 1915, il décède des suites en 1918.

Pendant la guerre, sans avoir soutenu sa thèse, comme tous les internes, Suzanne est autorisée à exercer la médecine de ville. Elle tombe malade et demande un congé illimité à l'Assistance publique.

En 1916, elle contacte Thierry de Martel (1875-1940), ancien interne de Morestin, père fondateur de la neurochirurgie, pour qu'il la forme aux techniques de chirurgie réparatrice et correctrice. Elle peut ainsi participer à l'effort de guerre en soignant les « Gueules cassées ». Elle travaille dans des conditions matérielles précaires. Les blessés de la face voyant leur nombre augmenter sans arrêt, la jeune femme s'épuise à les soulager du mieux qu'elle peut.

A la fin de la guerre, les internes n'ayant pas soutenu n'ont plus le droit de pratiquer. Cependant, la grippe espagnole fait des ravages. Suzanne travaille nuit et jour (Jacquemin, 1988, pp. 21-28).

En octobre 1919, elle se marie avec le docteur André Noël qui soutient, quant à lui, une thèse en 1921, consacrée à la dermatologie. En janvier 1922, leur fille tombe malade et meurt.

André Noël devient dépressif et se suicide le 5 août 1924.

Cette même année, Suzanne fonde le premier club Soroptimist européen qui a pour objectif la défense des droits des femmes.

En 1925, sous son nom de jeune fille, elle soutient enfin sa thèse (Jacquemin, 1988, pp. 21-28).

Pendant les dix années qui suivent, la doctoresse se consacre exclusivement à la chirurgie esthétique et à son mouvement féministe. Ses conférences connaissent un franc succès et elle fait beaucoup d'émules. Elle reçoit la Légion d'honneur et la Reconnaissance de la Nation en 1928, « pour sa contribution à la notoriété scientifique de la France sur la scène internationale » (Guirimand, 2005, pp. 85-87).

Son exercice chirurgical évolue. Au début, elle fait de la petite chirurgie où elle tient compte de l'élasticité de la peau et procède par petites étapes successives, n'hésitant jamais à faire revenir le

patient plusieurs fois. Particulièrement innovante, ses résultats sont remarquables et dénués de complications. Par la suite, elle se décide pour une chirurgie plus lourde et n'hésite plus à remodeler des seins, des fesses ou des membres, à dégraisser des ventres ou des cuisses (Jacquemin, 1988, pp. 21-28).

En 1936, elle est opérée avec succès de la cataracte. Cette maladie a pour résultat de réduire sa clientèle et par conséquent, son train de vie. Elle ne s'en remet pas véritablement.

Pendant l'Occupation, elle modifie des visages de résistants recherchés par la police ou de juifs. Après la guerre, elle reçoit des rescapés des camps de concentration et œuvre pour effacer les traces laissées par leur séjour (Guirimand, 2005, pp. 85-87).

Elle décède le 11 novembre 1954. Elle a été la première femme à exceller dans la chirurgie esthétique. Elle a laissé son nom à de nombreux instruments qu'elle a créés de toutes pièces, à des pinces, à un craniomètre et à des gabarits qui permettent au patient de choisir sa nouvelle image (Jacquemin, 1988, pp. 21-28).

Les chartes des nouveaux clubs européens de Soroptimist sont remises en son nom et une bourse destinée à aider une femme médecin à se spécialiser en chirurgie plastique porte encore aujourd'hui son nom.

Travaillant pour oublier ses malheurs jusqu'à l'épuisement, elle a consacré sa vie au service de l'autre, et plus particulièrement, au service de l'autre féminin. Dévouée à ses patients, elle considérait qu'il n'existait pas de difformité qui ne mérite son attention. Voyageant dans de nombreux pays pour promouvoir ses idées, elle était écoutée et estimée. Ainsi, a-t-elle été une ambassadrice unique de la chirurgie plastique et des clubs de Soroptimist.



Docteur Suzanne Noël en cours de lifting facial réalisé à mains nues, en 1925.

Nicole Girard-Mangin (1878-1919)

Elle naît à Paris en 1878. Elle fait sa scolarité et obtient une licence en sciences naturelles dans la capitale. Elle entame des études de médecine et se fait admettre à l'externat des hôpitaux de Paris en 1899. Elle se marie et accouche d'un garçon. Pendant deux ans, elle assiste son mari dans son négoce de champagne à Reims, mais, son mari étant volage, son mariage bat de l'aile. Nicole divorce et reprend ses études en 1903. En 1906, elle soutient sa thèse. Professeur libre à la Sorbonne, elle fait paraître un travail sur la prophylaxie antituberculeuse. Présente dans de nombreux congrès internationaux, elle fait référence dans son domaine (www.lunion.presse.fr, 2010 ; Schneider, 2011).

Au début de la guerre, elle est rattachée à l'hôpital Baujon au service de santé civil. Le service de santé des armées cherche un médecin civil pour un hôpital thermal. L'administration militaire l'y envoie sans vérifier son prénom. Missionnée au 20^{ème} régiment, elle rejoint l'hôpital thermal de Bourbonne-les-Bains, avec le grade de médecin-auxiliaire. Un temps désaffecté, elle y prépare de nombreuses attelles et restaure le four du boulanger qu'elle aménage en vue de stérilisations futures, convaincue d'arrivages imminents de blessés en provenance du front. Peu de temps après, un premier convoi d'hommes intransportables lui permet de dévoiler l'étendue de ses compétences. Avec une rigueur et une fermeté qui n'égalent que sa compassion, elle est citée en exemple. Elle permute avec

un confrère de Reims, elle est gratifiée d'allocations similaires à celles d'une infirmière (www.lunion.presse.fr, 2010 ; Schneider, 2011).

Au début de l'hiver 1914-1915, elle arrive à Verdun. Dès son arrivée, elle est envoyée à Vadelaincourt où elle exerce à l'HOE n° 12, puis le n° 6. Elle se rend ensuite à Vacherauville, à l'hôpital n° 7 à Regret. Elle s'occupe alors des typhiques et est véritablement traitée comme une pestiférée. Les blessés, les mourants et les maladies affluent. Pourtant, Nicole se voit interdire l'accès aux salles d'hôpital. En effet, elle est une femme. Partout, au gré de ses affectations, elle affirme son autorité et se rend indispensable, ses compétences étant indiscutables. Les blessés l'adulent, car ils sont soignés par une femme. Lorsqu'elle est mutée à l'hôpital n° 13 où elle assiste aux combats de Verdun, désemparée. Le 21 février, les troupes françaises sont débordées par une offensive de grande envergure sur le Chauffour (www.lunion.presse.fr, 2010 ; Schneider, 2011). Le 25, l'évacuation est ordonnée. Il reste 9 hommes qui ne sont pas en état de partir. Nicole décide de demeurer avec eux. Pendant deux nuits, elle connaît l'angoisse avant de ramener quatre des plus atteints à Clermont-en-Argonne, avec son chauffeur. Au cours du détour par Sivry-la-Perche, elle est légèrement touchée par un fragment de mica. Elle parvient à déposer ses patients à Froidos et repart à Bar-le-Duc où sont encore les cinq autres, en pleine zone de combat. Pour ce fait d'arme, elle est promue médecin-major en 1916. Cette même année, elle se voit confier la direction de l'hôpital-école Edith-Cavell. Là, sont assurées les formations des infirmières civiles et temporaires. Nicole occupe cette fonction jusqu'à la fin du conflit. Ses démêlés avec l'administration sont nombreux et elle s'épuise pour obtenir le meilleur pour ses malades. Partout, où elle se rend, elle est accompagnée de son chien Dun pour qui elle voue une grande affection. Après la guerre, face à l'épidémie de grippe espagnole, elle se dévoue sans compter pour ses malades. Alors, qu'elle doit donner une série de conférences à l'étranger, notamment au Japon, en Chine et en Nouvelle-Zélande, elle meurt le 6 juin 1919, après avoir absorbé une trop forte dose de médicaments dans des circonstances troubles (www.lunion.presse.fr, 2010 ; Schneider, 2011). Elle aurait été atteinte d'un cancer incurable.

Si la docteur Nicole Girard-Mangin a été très certainement la seule femme médecin présente dans les zones de combats, elle n'a assurément pas été la seule femme médecin du service de santé des armées françaises.



Nicole Girard-Mangin.

Anne de Rochechouart de Mortemart (1847-1933)

Marie Adrienne Anne Victurnienne Clémentine de Rochechouart de Mortemart est née à Paris le 10 février 1847. Après une enfance difficile, elle devient duchesse par son mariage, à Paris, le 10 mai 1867, avec Emmanuel de Crussol d'Uzès (1840-1878) et avec qui elle a eu 4 enfants. Veuve en 1878, Orléaniste, elle finance les activités politiques du général Boulanger en espérant qu'il aiderait à rétablir la monarchie. En 1897, elle survit miraculeusement à l'incendie du Bazar de la Charité où la duchesse d'Alençon, sœur de Sissi impératrice, périt (Anonyme, 2018).

La duchesse d'Uzès est, avec Camille du Gast, une des pionnières de l'automobilisme féminin. Elle est la première femme à avoir obtenu son permis de conduire. Le 7 juillet 1898, le tribunal de Paris le 7 juillet 1898 la condamne à cinq francs d'amende pour avoir roulé dans le bois de Boulogne à 15 km/h au lieu des 12 km/h autorisés dans Paris et les lieux habités par l'ordonnance de 1893. Elle est à

l'origine de la création de l'Automobile-Club féminin en 1926. Pendant la Première Guerre mondiale, Maurice Marcille, chirurgien convaincu de la nécessité de soigner au plus vite, obtint d'elle qu'elle présidât l'association *Formations chirurgicales Franco-Russes* ayant pour but la création d'un centre de soins mobiles. Avec lui, elle met au point le premier centre de soins mobile, constitué de 3 à 4 camions transportant équipes et matériel chirurgical, qui révolutionne la chirurgie de guerre en permettant de soigner jusqu'à soixante blessés par jour sur le front (Anonyme, 2018).

Elle préside aussi l'œuvre dite des bons-enfants qui protège les veuves et orphelins de la guerre de 14-18, ce qui lui permet de devenir chevalier puis officier de la Légion d'honneur pour l'ensemble de son œuvre. Elle a reçu une mention honorable au Salon des artistes français. D'un point de vue politique, elle a soutenu la Fédération nationale des Jaunes de France, syndicat antisémite s'opposant aux socialistes, elle a été hostile à la grève et a promu la collaboration entre les classes sociales. Elle s'est intéressée à la sculpture et a eu une carrière d'écrivain. Elle est décédée au château de Dampierre, à Dampierre-en-Yvelines, le 3 février 1933 (Lenfant, 2018).



Anne de Rochechouart de Mortemart.

Les ambulances chirurgicales automobiles sont aussi appelées autochirs ou auto-chirs. Ce sont des hôpitaux chirurgicaux mobiles français conçus pour opérer les blessés au plus près du champ de bataille. Elles ont fonctionné durant tout le conflit. Chacune est pourvue de plusieurs camions. L'ensemble est installé en 3 heures et permet d'établir jusqu'à 14 salles d'opération à Verdun. On les dénomme Formation Marcille du nom de son concepteur ou Formation Gosset-Dumont. Cette ambulance sur châssis Schneider comprend 3 compartiments : à l'avant, autoclave et stérilisation par ultraviolet ; au centre, salle d'opération de 3,20 m sur 4,25 m ; à l'arrière : vestiaire, réservoir d'eau de 200 litres, lavabo, filtre et caisse à linge sale (Lenfant, 2018).

Une première version est mise en place par Maurice Marcille (1871-1941) et financée par Anne de Rochechouart de Mortemart et le prince Orloff. Du 14 au 27 novembre 1914, 70 blessés sont opérés. L'expérience est un succès. Pourtant, elle est arrêtée presque aussitôt, car les relations sont très mauvaises entre Marcille, qui a un caractère particulier, et les autorités militaires. Le 18 février 1915, la société de chirurgie des hôpitaux de Paris recommande pourtant la généralisation et l'utilisation des formations Marcille. Mais, c'est Antonin Godin qui a la charge, à la place de Marcille, de la forme définitive des autochirs. Il adresse son rapport définitif au ministre de la Guerre, le 10 mars 1915, et, en juillet de la même année, neuf autochirs œuvrent déjà sur le front. À partir de décembre, chaque division est épaulée d'un Groupe de stérilisation et d'opération (Olier, 2002).

Sommairement, comment est constituée une autochir ? L'autochir A1 est composée de 5 camions Berliet type CBA de 3,5 t, deux camionnettes de 1,5 t et 4 véhicules sanitaires Renault. Trois camions sont pourvus en matériel technique. Le premier, le camion de stérilisation, renferme les radiateurs de chauffage central et les paniers de chirurgie. Le deuxième camion comprend le matériel de radiologie. Le troisième est équipé des panneaux démontables d'une salle d'opération, de la pharmacie et du groupe électrogène. Les deux derniers contiennent la literie avec deux camionnettes adjacentes qui transportent le personnel et le matériel administratif. Les 4 véhicules sanitaires véhiculent les infirmiers et facilitent l'évacuation des blessés. Une fois monté, le pavillon opératoire mesure 15 m sur

5 m. Il est constitué de panneaux interchangeables et d'une toiture en toile verte imperméable. Deux salles d'opérations et une alvéole de nettoyage-préparation composent le pavillon. Les deux camions de stérilisation et de radiologie communiquent par un couloir (Olier, 2002).

En 1916, le personnel de l'autochir est généralement constitué de 9 médecins, 1 pharmacien, 1 officier administratif et de 25 infirmiers. En 1917, ces équipes sont renforcées par un laboratoire de bactériologie chirurgicale. Des infirmières remplacent les infirmiers envoyés auprès des unités combattantes. À partir de 1917, l'autochir dite « légère » se compose de : 6 tentes Bessonneau facilement démontables et équipées de 20 lits chacune, et d'un certain nombre de tentes ordinaires pour l'abri du personnel, du matériel, du laboratoire ; 1 baraque opératoire démontable avec radiateurs à eau chaude alimentés par une petite chaudière, avec une entrée, et deux pièces symétriques, dont une consacrée à la radio ; 1 camion de stérilisation comprenant 2 autoclaves Bellanger à vapeur surpressée ; 1 camion pour le transport du matériel radio... Le personnel comprend 1 médecin-chef, 1 chirurgien, 1 bactériologue, 1 pharmacien, 1 officier d'administration, 4 infirmières et une quarantaine d'infirmiers hospitaliers. L'autochir est accolée à un hôpital d'origine d'étape qui désigne une structure d'évacuation, mobile en théorie, en dur ou pas, de taille très variable. Avec ce système, le chirurgien garde un œil sur les opérés après l'intervention. En principe, les blessés passent par une tente de triage, puis dans une tente de préparation afin d'être opérés sans trop attendre. Le rendement est ainsi accru. La salle d'opération est équipée de deux tables : une équipe prépare le geste opératoire sur le blessé arrivant et une autre opère un blessé effectivement (Olier, 2002).



Autochir, France, 1912.

Marie Curie (1867-1934)

Tout le monde connaît l'histoire de la prix Nobel de physique, celle qui a découvert et compris les Rayons X, qui en est morte aussi de par son excessive exposition. Nous avons choisi ici de ne nous attarder que sur son action et son rôle pionnier dans le domaine de la radiologie, discipline médicale indissociable de toute activité chirurgicale, pendant la Première Guerre mondiale (Lenfant, 2018).

Dès le début de la Grande Guerre, Marie Curie se mobilise. Elle constate que très peu d'hôpitaux disposent d'appareil à rayons X qui permettent de repérer fractures et balles sur le corps humain. Elle sait que les machines à rayons X peuvent être utiles sur le champ de bataille. Marie Curie effectue alors un recensement des appareils disponibles et décide de se former aux rudiments de l'examen radiologique avec le professeur Bécclère. Avec le soutien de l'Union des Femmes, elle obtient, le 12 août 1914, l'ordre de faire les inventaires du matériel radiologique disponible et de monter des unités radiologiques pour le service de santé. Sa première action est de réaliser des installations radiologiques avec le matériel laissé vacant dans les laboratoires. Leur fonctionnement est assuré par des bénévoles, professeurs et ingénieurs, formés par Marie Curie. En août 1914, elle reçoit une attestation du ministère de la Guerre pour mettre en place une équipe de manipulateurs en radiologie. Cent cinquante élèves sont formés. Elle devient directrice du service de radiologie de la Croix-Rouge. Marie Curie se rend elle-même, avec sa fille Irène, sur les zones de combat. Ainsi, dans *L'Écho national*, le Pr Reynès déclare qu'il ne faut pas oublier la part importante prise par Mme Curie dans les premières applications des rayons sur le terrain directement. Malgré la pénurie ambiante de moyens médicaux, il faut apporter le maximum de secours aux blessés et la radiologie y contribuera grandement. Marie Curie se met en

quête de subventions qui lui permettent de mettre le matériel à rayon X au service de l'avant. Confrontée directement à l'inexistence de matériel et de personnel, face à la dispersion des formations sanitaires auxiliaires et afin de ne pas déplacer les blessés, elle organise la première voiture radiologique. Celle-ci, équipée d'un appareil Röntgen fonctionnant grâce à une dynamo actionnée par le moteur de la voiture, est un succès extraordinaire. Son utilisation est essentielle durant la bataille de la Marne. Avec le soutien de l'Union des Femmes de France, elle crée plusieurs unités radiologiques mobiles en équipant des véhicules (grâce à des fonds américains). On nomme ces voitures les *Petites Curies*. Elles abritent une dynamo 110 volts/15 ampères, un appareil à rayons X Drault, le matériel photographique nécessaire, des rideaux, quelques écrans très rudimentaires et plusieurs paires de gants pour protéger les mains des manipulateurs. Le fonctionnement de l'appareil est assuré par le moteur du véhicule. Dans chaque *Petite Curie*, 3 civils non mobilisés, 1 chauffeur, 1 médecin et 1 manipulateur officient. Les trajets sont difficiles et longs dans ce type de véhicule roulant à 50 km/h (Lenfant, 2018). Ces services prennent un essor considérable. En 1916, Marie Curie obtient son permis de conduire. Elle propose alors de mettre en place une école de manipulatrice à l'Institut du radium. Ainsi, sont formées 150 aides radiologistes par Marie Curie et sa fille Irène elles-mêmes. Le programme comprend des leçons théoriques sur l'électricité et les rayons X, des exercices pratiques, de l'anatomie, sur une durée de six mois. La formation est surtout destinée aux infirmières, mais cet enseignement est aussi ouvert à des jeunes femmes n'ayant pas cette qualification. Elle bénéficie du soutien financier de l'Union des Femmes de France et du Patronage national des Blessés, ainsi que des Américains. En effet, cette technologie à la pointe du progrès et la mise en application des techniques modernes de Marie Curie sont très bien accueillies par l'opinion publique américaine. Par son action inépuisable et dévouée, Marie Curie a pleinement contribué à la survie de milliers de blessés, grâce à 200 postes fixes et 20 voitures radiologiques, mais aussi par la formation de 150 manipulatrices (Lenfant, 2018).



Marie Curie.

Références bibliographiques :

Anonyme, « La vie d'Anne de Rochechouart, poète sculptrice, détentrice du permis de conduire », in <https://dailygeekshow.com>, 2018.

Guirimand Nicolas, « De la réparation des « Gueules cassées » à la « sculpture du visage ». La naissance de la chirurgie esthétique en France pendant l'entre-deux-guerres. », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2005, n° 156-157, pp. 72-87.

Jacquemin Jeannine, « Suzanne Noël (1878-1954), Pionnière de la chirurgie esthétique et du mouvement féminin Soroptimist », in *Revue d'Histoire des Sciences Médicales*, 1988, vol. 22, n° 1, pp. 21-28.

Lenfant Thierry, « Trois femmes médecins durant la Grande Guerre », in *www.archigny.net*, 2018.

Olier F., « Les autochirs (1914-1918) », in *Médecine et Armées*, 2002 ; 30 (3) : 299-320.

Schneider Jean-Jacques, Nicole Mangin, une Lorraine au cœur de la Grande Guerre, Place Stanislas (éd.), 2011.

Union française du Soroptimist international, communication personnelle, Paris, 2009.

www.lunion.presse.fr, « Nicole Girard-Mangin, médecin militaire à Verdun et en Argonne en 14-18. Un dévouement à toute épreuve », in *L'Union*, 2010, pp. 1-3.

(*) Docteur en chirurgie dentaire, Docteur en épistémologie, histoire des sciences et des techniques, Lauréat et membre titulaire de l'Académie nationale de chirurgie dentaire, membre libre de l'Académie nationale de chirurgie.